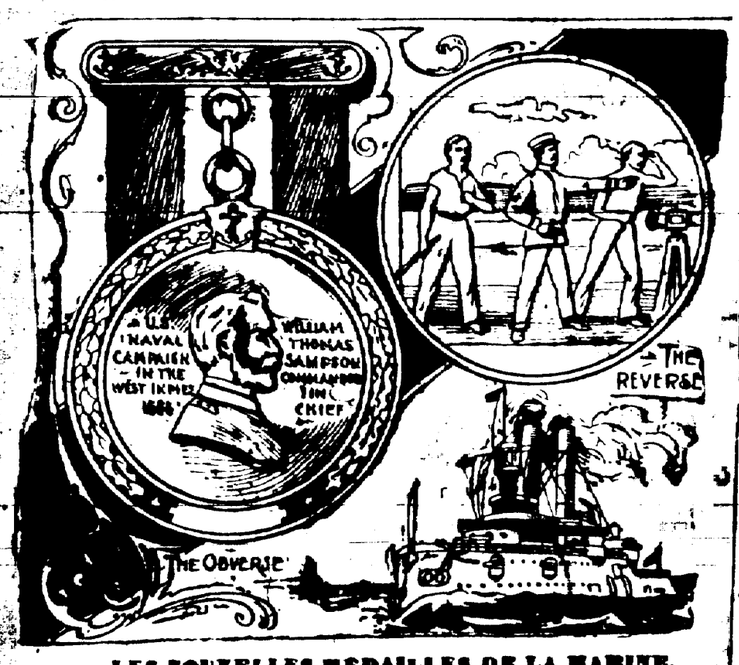

LES NOUVELLES MÉDAILLES DE LA MARINE.

A la dernière session le Congrès a ordonné la frappe de deux médailles en commémoration des hauts faits de la marine des Etats-Unis dans la campagne des Antilles, durant la guerre hispano-américaine.

L'une sera la médaille de combat et l'autre la médaille de services méritoires.

Sur la recommandation unanime de la commission navale des récompenses le secrétaire de la marine Long vient d'approuver les deux modèles que représente le dessin ci-dessus.

Comme on le voit, le portrait en buste de l'amiral Sampson, commandant en chef de l'escadre qui a livré la bataille de Santiago, orne ces précieux souvenirs.

TEMPERATURE

Du 17 juillet 1901.

Thermomètre de A. A. L. Orgeron, Opticien
No 143 rue de Canal
Entre Carondelet et St Charles

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	92	33
Midi.....	90	32
3 P. M.....	90	32
6 P. M	92	33

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION DU BEAU", 302 MAIN STREET.

LE LIVRE JAUNE SUR LA CHINE.

La vaillance et la discipline des soldats français.

Le ministère des affaires étrangères vient de faire distribuer à Paris aux membres du Parlement un Livre Jaune comprenant cent cinquante et une pièces relatives aux récentes négociations engagées avec le gouvernement chinois.

La lecture de ces documents renseigne sur les étapes suivies par les pourparlers entamés d'abord entre les puissances agissant collectivement, ensuite par les puissances avec la Chine.

Les premières correspondances échangées entre M. Delcassé et M. Pichon portent sur les satisfactions d'ordre moral exigées par les puissances. Elles montrent également que ce sont les propositions de la France qui ont remis en évidence l'accord de ces puissances "aux yeux du monde redoutant inquiet".

La question des indemnités est ensuite discutée, et le désir commun de la France et de la Russie à en régler le chiffre le plus rapidement possible ressort des instructions envoyées par les deux gouvernements à leurs représentants respectifs à Pékin.

Une dépêche de M. Delcassé à M. Pichon, en date du 23 avril, l'invite à notifier au gouvernement chinois que l'indemnité due, tant à l'Etat qu'aux particuliers français, est arrêtée au chiffre de 286,500,000 francs, mais que cette somme serait majorée de 6 à 7 millions par mois, si les opérations militaires n'étaient pas terminées au 30 juin.

Enfin la pièce la plus importante et la plus intéressante du Livre Jaune est celle qui fait allusion à la conduite des troupes françaises en Chine. Elle répond victorieusement aux insinuations désobligeantes que la presse étrangère avait cherché à répandre en Europe l'année dernière.

A une demande que lui fait par dépêche M. Delcassé le 19 novembre 1900, M. Pichon répond par cette déclaration formelle :

Pékin, le 24 novembre 1900.

Nos troupes ne sont pas allées aux tombes impériales de Ming. Aux sépultures de l'Ouest, aucun pillage n'a été commis par nos soldats. Les tombes n'ont été ni ouvertes, ni pillées. En les occupant, nous les protégeons en même temps que nous nous réservons un moyen de pression sur le gouvernement chinois. Aux tombes impériales de l'Est, nous n'avons fait que passer pour indiquer qu'elles étaient à notre portée : elles ont été respectées, comme celles de l'Ouest.

PICHON.

Voici plus loin les renseignements que le représentant adresse aux Affaires étrangères sur le rôle de l'état-major français et sur les mesures qu'il a prises pour ramener l'ordre et la tranquillité dans les villes et les districts des territoires dont les Français ont l'administration. En ce qui concerne Pékin :

Nous avons organisé une véritable municipalité. Elle a amélioré la voirie, installé l'éclairage des rues (inconnu jusqu'alors) et recensé la population. Elle a réglé la question très délicate du logement de nos protégés chrétiens. Ceux-ci, dont les maisons avaient été brûlées ou détruites par les boxers, s'étaient, après l'entrée des troupes, installés dans les palais et habitations abandonnés par les propriétaires. Il y avait à craindre des conflits d'abord, et plus tard des représailles. Il a été décidé que provisoirement et sous le contrôle des notables, les habitants actuels seraient autorisés à occuper les locaux disponibles. Ils les restitueront aux propriétaires, à leur retour, et recevront d'eux des indemnités représentant le montant des débours effectués pour les réparations. Les familles sans asile seront groupées dans les maisons abandonnées.

Les marchés, qui avaient disparu jusqu'à la constitution de la commission de police, sont aujourd'hui approvisionnés et fréquentés. Nos soldats, assistés d'agents indigènes, y maintiennent l'ordre et veillent à la liberté des transactions. La plupart des boutiques ont rouvert leurs portes. Enfin, la vie publique a repris partout.

De l'aveu unanime des habitants et même des étrangers, notre quartier est le plus calme et le mieux gouverné.

Aussi les Chinois souhaitent-ils le maintien du *statu quo*. Non seulement à Pékin, mais dans tout le Pi-tche li, ils ont demandé à être placés sous l'autorité de la France. L'excellente tenue de la brigade Bailloud, à Paoting-Fou et dans les environs, nous a acquis la sympathie des habitants. Il n'est pas de jour où nous ne recevions de députations de notables Chinois qui viennent solliciter notre protection contre les déprédations de malfaiteurs indigènes. Le général Voyron a toujours accueilli les requêtes des habitants. On ne peut, de toutes manières, que rendre hommage à la façon dont il a compris son rôle vis-à-vis des populations.

On ne saurait rendre, non plus, un plus éclatant et plus légitime hommage à l'habileté des officiers et à l'esprit de discipline, à la tenue irréprochable des soldats qui, après avoir donné l'exemple du courage, ont montré celui de la modération dans la victoire et de la générosité envers les vaincus.

LES CUISINES DU TSAR.

On a reconstruit et aménagé de nouvelles cuisines au Palais d'Hiver, l'impériale résidence du Tsar à Saint-Pétersbourg. Elles n'ont pas coûté moins de deux millions de francs, que Nicolas II a payés sur sa cassette particulière.

Ces cuisines ont été construites uniquement en marbre noir de l'Oural. Les murs et le plafond sont ornés d'incrustations et de motifs décoratifs qui ont, à eux seuls, atteint une dépense de 125,000 francs. Le reste à l'avenant.

Les ustensiles de cuisine, quels qu'ils soient, sont tous en argent massif. Il y a là quelque quarante grandes casseroles dont la plus petite a été payée 1,250 francs, et, entre autres objets, une turbotière de 3,500 francs. On évalue le prix de la batterie de cuisine du tsar à 240,000 francs au bas mot.

Ne parlons pas des boîtes d'épices, des grils, ni des moules à pâtisserie en or massif, datant de la grande Catherine, et d'une valeur d'au moins le double !

Pour manier ces précieux ustensiles, une armée de 267 maîtres-queux est constamment mobilisée dans les cuisines du Palais d'Hiver, ou à Tsarkoié Sélo, suivant que Nicolas II réside dans la capitale ou à la campagne. Le cuisinier en chef touche un salaire fixe de 200,000 francs par an. Il a sous ses ordres six chefs de service qui reçoivent, selon leurs fonctions, de 25,000 à 38,000 francs,—et toute une légion de marmitons, sommeliers, pâtissiers, maîtres d'hôtel, etc.

Enfin, s'il faut en croire la chronique des rives de la Néva, les dépenses de table de l'empereur de Russie s'élèvent en moyenne à 3 millions annuellement.

A TRAVERS LA Presse Française.

GRACE OU AMNISTIE.

M. L. Desmoulins note les réflexions suggérées à M. de Lur-Saluces d'une part, et, d'autre part, à M. Paul Déroulède, par le bruit d'une grâce ou d'une amnistie prochaine. Voici les documents :

D'abord la dépêche suivante du comte de Lur Saluces à la *Presse* :

Vous m'apprenez que, d'après le *Figaro*, le président de la république aurait l'intention de signer ma grâce à l'occasion du 14 Juillet et vous me demandez quelle serait mon attitude en présence d'une pareille mesure.

Celle que j'ai eue devant la Haute Cour doit suffire, j'ose l'espérer, à vous la faire prévoir. Un gouvernement qui déshonore et trahit la France ne me désarmera pas plus avec sa prétendue clémence qu'il ne m'a intimidé avec ses menaces de rigueur.

Plus que jamais décidé à rester son adversaire résolu, je profiterais de la possibilité qui me serait laissée de rentrer dans mon pays pour y reprendre la lutte avec la même énergie que par le passé, n'étant nullement gêné par un acte que je considérerais non comme une générosité, mais comme un expédient misérable destiné, étant donnée surtout la date choisie, à dissimuler une habile reculade sous le masque d'une plate et mesquine insolence.

Comte E. DE LUR-SALUCES.

Puis la lettre de M. Paul Déroulède au délégué général de la Ligue des patriotes républicains plébiscitaires, M. Jacques Robert, lettre que publie le "Drapeau" et dans laquelle M. Déroulède écrit :

Vous avez hâte, me dites-vous, de savoir ce qu'il faut répondre aux camarades et aux amis qui, joyeusement émus par les bruits d'amnistie que le gouvernement fait courir, vous demandent : 1o Si je crois à l'amnistie ; 2o ce que j'en pense ; 3o dans quelles conditions j'en profiterai.

M. Déroulède répond à ces trois questions en disant qu'il croit d'autant moins à l'amnistie qu'il est de plus en plus éloigné des sentiments de repentir et de l'esprit de renoncement. Cependant, si l'amnistie était votée, il serait le plus heureux des hommes de revoir sa patrie.

Je profiterais immédiatement, dit M. Déroulède, de cette amnistie inespérée, mais résolu à ne savoir aucun gré à mes bourreaux d'avoir mis fin à mon supplice, je rentrerais en France tel que j'en suis parti, tel que j'y suis resté même, dans ma prison, même devant la Haute Cour, ennemi aussi irréconciliable des monarchistes que des parlementaires, après être allé embrasser deux des miens, immobilisés depuis de longs mois par la maladie, je reprendrai dès le lendemain ma campagne de propagande pour la république du peuple contre la république du Parlement.

M. Déroulède ajoute que si on lui accordait, ainsi qu'à M. Marcel Habert, une grâce, et non une amnistie, grâce qui ne le rétablirait dans aucun de ses droits, il l'accepterait.

Je n'aurais pour cela, dit-il, rien à changer aux projets que je viens de vous dire. Tout au contraire, n'étant plus électeur, ni éligible, mais restant uniquement et exclusivement Français, je n'aurais que plus de force morale pour poursuivre avec un entier désintéressement personnel ma tâche de réformateur de la Constitution, de libérateur de la république, de défenseur des droits du peuple.

"L'AIGLON" —A— LONDRES.

Correspondance de Londres :

Voici un mois passé que Londres fête les deux grands artistes Sarah et Coquelin, qui rentreront à Paris pour le 14 juillet, et s'il est vrai que les Anglais haïssent la France, on ne s'en douterait pas à voir la curiosité, la sympathie, l'émotion profonde au milieu desquelles commencent, se poursuivent et s'achèvent ces belles représentations de "l'Aiglon" dans la vaste salle de Her Majesty's, toujours comble et toujours frémissante.

Tout a été dit, je crois, sur Sarah, à propos de ce rôle qui restera un de ses grands rôles. Désormais, on ne pensera plus au duc de Reichstadt sans évoquer ce souffrant et pâle visage sous lequel elle l'incarne et l'idéalise tout à la fois, ce mélange d'espièglerie et d'héroïsme, de résignation et d'audace, de passion et d'impuissance, de désespoir et de grâce, cette blanche victime expiatoire qui étend les bras comme sur une croix imaginaire au milieu des horreurs de la bataille ressuscitée, enfin, cette suave agonie la plus douce, la plus délicieuse, la plus angélique que le théâtre ait jamais vue, parmi tant de morts sublimes et magnifiques. Elle a donné une figure, une voix, une âme à la légende du pauvre petit roi de Rome, et tant pis pour la vérité si elle ne ressemble pas à cette légende-là, si elle ne parle pas, ne souffre pas, ne meurt pas comme elle !....

Tout cela est entendu ; mais le nouveau, l'inattendu, la découverte, c'est Coquelin dans le rôle de Flambeau.

Certes, je suis bien loin d'être ingrat envers Guitry, que j'ai applaudi, comme tout le monde, au moment de l'Exposition. Je demeure reconnaissant du plaisir que m'ont fait et sa voix vibrante et son débit mordant et sa vigoureuse belle humeur. Mais m'a-t-il fait frissonner ? M'a-t-il fait rêver ? A-t-il fait lever en moi cette longue suite de pensées, à la fois anciennes et nouvelles, dont je suis encore vibrant, et que bien d'autres doivent porter en eux après avoir vu et entendu Coquelin ? Je suis bien obligé de répondre que non. Qu'est-ce qu'il a donc fait de Flambeau, ce diable de Coquelin ? Il ne force, ne souligne aucun effet. Il ne déclame ni ne crie ; il ne se démène pas plus qu'il ne surmène. Ma foi, non : il est simple, tout à fait bonhomme. Avec cela il est très grand, d'une grandeur qui dépasse le cadre scénique. Et, tout à coup, grâce à lui, la pièce est vengée de tous les reproches que nous lui adressions, nous, les pointilleux, les épilogueurs.

Les fautes du drame deviennent sa gloire. S'il est critiquable en tant que drame, c'est parce qu'il contient en lui une épopée qui le crève et le déborde de toutes parts. Le duc de Reichstadt, c'est le drame, et Flambeau c'est l'épopée. Le drame raconte une destinée avortée, un rêve qui ne se réalise pas, une volonté qui ne peut pas agir, qui ne peut même pas vouloir. Cela se passe dans la brume, dans les limbes, dans la triste et douloureuse région où les velléités ne se changent jamais en actes. L'épopée, au contraire, défie la critique, car elle représente ce qui a été et ce qu'on ne peut arracher de l'histoire. Flambeau est, tout simplement l'inconnu, auquel on a érigé la colonne. On l'appelle la colonne Vendôme, c'est absurde. Son vrai titre devrait être la colonne de la Grande Armée, et c'est le nom qui lui convient.

A moins qu'on ne préfère la nommer—comme faisaient les contemporains de Victor Hugo et de Béranger—la Colonne, tout court, signifiant par là qu'il n'y a pas d'autre colonne au monde. Je le répète, c'est en l'honneur de Flambeau qu'elle a été dressée et, si l'on m'objecte que j'offense l'Empereur, je répondrai qu'il ne faut pas être plus napoléonien que Napoléon. Il a dit un jour qu'après tout, ce n'étaient pas les généraux, mais les armées qui gagnaient les batailles. Ainsi il a voulu partager sa gloire avec l'immense foule obscure qui le suivait et qui mourait pour lui. Franchement, il leur devait bien cela ! Ne marchandons pas à ses soldats le bénéfice de cet aveu ni à lui le mérite de cette minute d'effacement.

Voilà donc Flambeau qui, du consentement de Napoléon, devient le héros de l'épopée — un héros dans la force du terme. J'ai entendu dire à certaines gens—qui avaient probablement leurs raisons pour déprécier l'héroïsme comme d'autres en ont pour calomnier l'esprit — qu'on était un héros pendant vingt secondes et qu'on retombait pour vingt ans dans la platitude de la vie. Ce n'était pas le cas de Flambeau pour qui l'héroïsme était devenu plus naturel que la nature. Au fait d'où sortait-il, ce Flambeau ? C'est bien simple : il sortait d'entre les pavés du vieux Paris. Il y a dans l'"Aiglon" des phrases sur l'ameublement de Schœnbrunn qui m'avaient paru oiseuses, mais qui ont pris pour moi leur signification et leur relief lorsque Coquelin les a laissé tomber de cet air malin et connaisseur que prend le fin ouvrier parisien lorsqu'il parle des choses de son métier. "Mon frère est tapissier."

Lui, "il a l'œil". Qui sait ? tout jeune, il a peut être mis la main à quelques uns de ces jolis meubles Louis XVI, vrais bijoux de l'ébénisterie. Il a dû polissonner, d'abord, dans le ruisseau du faubourg Saint-Antoine, qui a sa place dans l'histoire comme celui de la rue du Bac. C'est Gavroche à qui il a poussé des moustaches grises, Gavroche grognard. Il est resté gamin, farceur, et les farces d'un homme pareil ne peuvent être que des farces énormes.

Cette prodigieuse évocation de l'empire qui abasourdit et épouvante Metternich, qu'est ce ? Une farce. Je l'ai compris d'avance et je m'attends à tout, rien qu'en voyant Coquelin monter sa garde presque en dansant, avec une envie de gambader qui lui frétille dans les jambes et un rire de géant en gaîté qui lui monte dans la gorge. Népomucène se montre : gare à Népomucène. C'est sur lui que va tomber la farce, et cette farce,—ô miracle du génie !—c'est précisément l'épopée qui brise le cadre du drame et qui apparaît hardie, splendide, écrasante de sonorité, aveuglante d'éclat, insolente de vie.

Non, Flambeau n'est pas le héros d'un jour ou d'une heure. Il est arrivé à l'héroïsme par degrés, par promotion, comme il a gagné ses galons de sergent. Là, il s'est arrêté, immobilisé, professionnel de l'héroïsme, incapable d'être autre chose qu'un héros. Or, Flambeau n'est pas un individu, c'est un type, une génération, une race. Ils étaient tous comme cela nos grands-pères. Peut être en ai-je un ici, dans quelque coin, qui, du haut de son vieux cadre doré, me regarde avec une nuance de mépris, tracer des lignes noires sur le papier blanc. Hélas ! que sommes-nous auprès d'eux !

Mais c'est quelque chose de savoir que l'héroïsme s'acquiert, que l'héroïsme se cultive, qu'on peut dresser une armée, un peuple de héros. Merci à ceux qui nous l'apprennent ou qui nous le rappellent ; merci au dramaturge et à l'interprète, à ce rare Coquelin qui est un des représentants les mieux caractérisés de l'intelligence française, et qui eût été un excellent critique s'il n'eût préféré—et comme il a eu raison !—être un grand artiste. Il ne se contente pas de jouer la pièce, il la commente, l'explique, la justifie, lui donne sa portée la plus lointaine, toute l'idéalisation dont elle est susceptible, en même temps qu'il jette sa robuste personnalité dans des situations extraordinaires et ainsi, fait le rêve du poète plus vrai que la vérité et plus vivant que la vie.

Mon cher poète—j'ose me permettre cette familiarité avec un homme dont j'ai salué la première œuvre, il y a dix ans, comme le plus éclatant début poétique auquel eût assisté le public français depuis la soudaine entrée dans la gloire d'Alfred de Musset, et, certes, l'éloge, qui parut alors excessif, semblerait mince aujourd'hui !—mon cher poète je vous souhaite de trouver des acteurs qui vous jouent aussi bien que Coquelin. Mais je me risque à vous le prédire : vous n'en trouverez jamais qui vous comprennent comme il vous comprend !

AMUSEMENTS.

WEST END.

Les concerts du professeur Rosenbecker sont toujours très goûtés : programme nouveau chaque soir.

PARC ATHLETIQUE.

Assistance nombreuse hier soir au Parc, où Carmen a été représentée d'une façon très convenable.

L'ESPRIT DES AUTRES

Nos pipelettes.

—La maison est tranquille : en trois mois, nous avons eu deux assassinats et cinq cambriolages. Eh bien, vous me croirez si vous voulez : on n'a rien entendu.

Feuilleton

DE :

L'Abeille de la N. O.

No 29 commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

QUATRIEME PARTIE.

IX

Suite et fin.

[illegible] n'est pas au-dessus de mes [illegible] que ce [illegible] dû pour [illegible] temps.

Trop émue pour répondre, Estelle et Ninette marquèrent d'un signe qu'elles ne voulaient pas consentir à ce que Julien chargeât ses épaules du lourd fardeau qu'il s'obstinait à vouloir porter.

Alors, il se leva, et d'une voix ferme et douce, il reprit :

—Si j'étais votre fils, madame Villeroy, refuseriez-vous de recevoir de mes mains un peu de bien être, un remède à vos maux ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, il ne tient qu'à Mlle Ninette de faire de moi votre fils. Elle sait que je l'aime. Je le lui ai avoué il y a trois ans. Je le lui répète aujourd'hui avec toute l'énergie d'un cœur qui n'a pas changé et où elle n'a cessé de régner.... A mes côtés elle ne réalisera pas l'avenir de gloire et de fortune qu'elle avait rêvé. Mais, elle en réalisera un autre qui lui rendra le bonheur et vous le rendra à tous.

Au milieu de ses pires épreuves, Ninette, lorsqu'elle se demandait comment elle en sortirait, n'avait entrevu qu'un dénouement toujours le même : son entrée au théâtre avec un engagement avantageux.

Quant à épouser Julien, elle n'y avait songé qu'un jour, autrefois au moment où elle allait quitter Annecy. Depuis, elle n'y pensait plus. Convaincue que [illegible] elle avait étouffé l'amour qui montait dans son cœur.

Mais, voici que maintenant, celui de Julien faisait refleurir le sien et que dans la brise réparatrice qui se levait et balayait tous ses maux, un dénouement inespéré s'offrait à elle en ouvrant un oasis dans le désert de sa triste vie.

Eperdue, défaillante sous le poids de tant d'émotions, elle ne put que soupirer :

—Vous êtes généreux, monsieur Julien ; mais, je ne vous apporterais que des charges. En dehors de la carrière que j'ai embrassée, je ne suis bonne à rien.

—Vous vous trompez, mademoiselle Ninette, répliqua Julien. Si vous étiez ma femme, votre science musicale ne serait pas perdue pour ça. Nous n'avons pas de bon professeur de chant à Annecy depuis que le vieux Bonafous est à la retraite. J'ai souvent pensé qu'il y avait là une place à prendre. Qui mieux que vous pourrait l'occuper ? Votre voix dût elle ne pas revenir, vous en aurez toujours assez pour professer et en votre qualité d'élève du Conservatoire, vous verriez les meilleures familles de la ville vous confier leurs enfants. N'ai-je pas raison, madame Villeroy ?

—Cette idée ne me serait pas venue, dit Estelle dont cette perspective ranimait soudain la confiance comme elle ranimait celle de sa fille. Mais, pour une bonne idée, c'est une bonne idée.

Quant à Ninette, elle pleurait sans qu'on pût comprendre si c'était le regret de la carrière rêvée ou la joie d'en pouvoir suivre une autre qui lui arrachait des larmes.

Et comme elle se taisait, Julien reprit :

—Ne décidons rien aujourd'hui. Je vous ai exprimé les vœux que forme mon cœur, mademoiselle Ninette, et maintenant, j'attendrai votre réponse avec patience. Vous me la ferez plus tard, lorsque nous serons tous rentrés à Annecy et que vous aurez recouvré le calme et la santé. L'essentiel est de ne pas s'attarder ici, de partir bien vite. Il faudra vous occuper de vos petits paquets, madame Villeroy.

Personne ne protestait plus. On renaissait à l'espoir. Soudain, Ninette se leva, tendit la main à Julien en soupirant un merci où passa toute la gratitude dont son âme s'était emplie et où sous le laconisme des phrases, il crut lire un engagement.

X

Comme au début de cette histoire, un soleil radieux noyait dans un flamboiement de lumière la petite ville d'Annecy et ses paysages alpestres.

Le lac avec un doux murmure mouillait ses bords de son flot le plus bleu, tout criblé d'étincelles et jusqu'aux rives lointaines où les monts allongent l'ombre de leurs cimes augustes, les eaux se moiraient sous la brise parfumée et fraîche du matin.

Le printemps avait pris en maître possession de la nature. Il y régnait et sa puissance se manifestait dans la verdure tendre des prés fleuris et dans les bourgeons entr'ouverts des arbres qui s'embellissaient des feuilles nouvelles.

A la façade récrépie de la maison des Villeroy, les persiennes ouvertes attestaient la reprise de la vie passée. Le petit jardin, avec ses allées ratissées, ses carrés de légumes, ses arbustes en fleurs apparaissait avec sa physionomie d'autrefois.

On eût dit que rien n'était changé dans l'existence des habitants de ce modeste domaine et qu'ils ne l'avaient pas quitté un jour.

A l'improviste, sur le perron de la maisonnette, se dressa Villeroy, les épaules chargées d'un filet.

Derrière lui, venait Estelle, tenant par la main son fils qui allait maintenant sur ses quatre ans et dont la vivacité joyeuse trahissait la belle santé.

Ni le mari, ni la femme, ne ressemblaient plus à ce qu'ils étaient naguère en quittant Paris où nous les avons vus plient de corps et d'esprit sous le fardeau des dures épreuves.

Six mois de grand air et de vie plus active, la joie d'être rentrés chez eux, dans cette maison qu'ils avaient failli perdre et que le généreux savoir faire de Julien Rédier leur avait rendue, telles étaient les causes de leur transformation.

La vigueur reconquise, la paix intérieure recouvrée, la disparition des noirs soucis, la résignation aux maux passés et l'espoir qu'ils ne renaîtraient pas se lisaient dans les yeux de Villeroy et d'Estelle, bien que parfois encore le souvenir de la petite morte ramenée de Paris y mît des larmes lorsqu'ils allaient prier sur sa tombe et y porter des fleurs.

Tout en eux disait qu'ils ne doutaient plus du bonheur.

Villeroy, d'un regard où passait la sérénité de son âme, parcourut l'horizon resplendissant sous le voile à demi déchiré des brumes matinales que dorait le soleil avant de les boire.

—Belle journée, dit-il.

—Ils n'en ont pas comme ça à Paris, ajouta Estelle.

Villeroy embrassa sa femme et son fils et par le jardin en pente, il descendit vers le lac.

Estelle le suivit des yeux. Elle le vit atteindre la rive, en détacher une barque, y monter et pousser au large, s'en allant à la pêche. Elle soupira.

—Qui m'eût dit, il y a six mois, qu'un jour viendrait où nous nous retrouverions ici et si tranquilles !

Cette réflexion ranima sa reconnaissance envers le Maître des choses, qui maintenant réparait le passé douloureux en donnant au présent tant de douceur et en ouvrant sur l'avenir des perspectives nouvelles et rassurantes.

Puis, emmenant son fils, elle sortit à son tour. Le cimetière était dans le voisinage et presque tous les jours elle allait s'agenouiller sur la tombe de Madeleine.

Il y avait à peine cinq minutes qu'elle était partie, lorsqu'au seuil de la petite maison se dressa la fine silhouette de sa fille aînée.

Fraîche, reposée, les joues roses, le regard brillant, Ninette, élégante et fine dans sa robe noire, semblait ressusciter, elle aussi.

Revenue de Paris quasi mourante, elle avait en quelques semaines retrouvé ses forces.

Ce n'était plus la pauvre créature maigre et chétive, à qui le docteur Paulin avait ordonné de quitter la grande ville sous peine de mort, mais une jolie fille svelte et solide à la fois, pareille à ces plantes dont un mal inconnu a ralenti la croissance et qui, ce mal conjuré, rattrapent visiblement le temps perdu.

Ses camarades du Conservatoire, qui s'étaient apitoyées sur sa triste mine au moment de son départ, ne l'auraient pas reconnue.

Mais sa métamorphose corpo-